
Georges Balandier et la reconstruction d'Après-guerre de la sociologie française

Georges Balandier and the Postwar Reconstruction of French Sociology

Jean-Pierre Dozon



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/21526>

DOI : 10.4000/etudesafriaines.21526

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2017

Pagination : 809-818

ISBN : 978-2-7132-2687-8

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Jean-Pierre Dozon, « Georges Balandier et la reconstruction d'Après-guerre de la sociologie française », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 228 | 2017, mis en ligne le 01 décembre 2019, consulté le 03 janvier 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/21526> ; DOI : 10.4000/etudesafriaines.21526

Georges Balandier et la reconstruction d'Après-guerre de la sociologie française

Nul doute qu'il faille encore et toujours considérer Georges Balandier comme la référence majeure de l'africanisme français ou, plus précisément, des études africaines depuis les années 1950. C'est ce qui avait été déjà mis en avant au moment de son départ à la retraite, voici trois bonnes décennies, au travers des hommages que lui avaient chaleureusement rendus ses élèves des années 1960 : en l'occurrence Claude Meillassoux, Marc Augé, Marc-Henri Piault, Emmanuel Terray, Gérard Althabe, Jean Bazin, Pierre Bonnafé, Michel Izard, Claudine Vidal, Jean-Loup Amselle, Jean Copans et beaucoup d'autres¹. Autant de figures, certaines disparues bien avant lui, qui, dans son sillage, ont animé de belle manière, en leur donnant à leur tour une large audience internationale, les études africaines françaises durant les années 1970-1980.

Cependant, qu'elle qu'ait été la chaleur des hommages et le respect qu'ils exprimaient à l'endroit de celui qui avait profondément marqué le parcours de chacun, un non-dit me semble les avoir caractérisés et, au-delà d'eux, le milieu de la recherche africaniste qui se situait peu ou prou dans sa filiation. En effet, alors que tous savaient évidemment que Balandier (1951, 1955, 1985 [1955]) avait placé son œuvre sous la bannière du *socius* (*Sociologie des Brazzavilles noires*, *Sociologie actuelle de l'Afrique noire* en constituèrent des ouvrages exemplaires), en rendant compte de « la situation coloniale », en s'intéressant au monde des villes et des travailleurs, aux reprises d'initiative des colonisés et aux mouvements d'émancipation et qu'il avait donc pris quelque distance avec un certain *ethnos* qui continuait à organiser les études africaines sous la forme de monographies ethniques, il a été bien peu mis en évidence le fait qu'il se réclamait, d'abord et avant tout, de la sociologie².

1. Voir les vingt-quatre auteurs qui ont contribué à l'ouvrage, *Afrique plurielle, Afrique actuelle* (COLLECTIF 1986).

2. Ce que soulignait, s'il était besoin, l'autre intitulé ou l'autre volet institutionnel du Centre d'études africaines (CEAf, EPHE devenue EHESS), à savoir le Laboratoire de sociologie et de géographie africaines (CNRS), dont il était dans les deux cas le fondateur (en 1957 et en 1967).

Si je parle ici d'un non-dit, c'est-à-dire de quelque chose qui aurait dû être explicité et qui aurait certainement mérité quelque approfondissement, c'est que la plupart de ceux qui lui rendirent hommage, ses élèves des années 1960, se réclamaient, de leur côté, bien davantage de l'anthropologie que de la sociologie. Il y a là, sans aucun doute, matière à investigation pour ce qui pourrait constituer un chapitre important de l'histoire des sciences sociales contemporaines. Mais n'ayant pas pour but ici de commencer à la mener, je me contenterai de rappeler une chose parfaitement connue, à savoir que plusieurs de ses élèves ont été, par ailleurs, les promoteurs de ce qui fut appelé anthropologie économique ou anthropologie marxiste. Tout en s'inspirant également des grands représentants de l'anthropologie britannique, certains d'entre eux trouvèrent dans l'anthropologie structurale de Claude Lévi-Strauss de quoi critiquer assez radicalement la discipline (Meillassoux, Amselle) ou, au contraire, une source de premier ordre pour la faire encore mieux avancer (Augé, Izard). Autrement dit, si, pour cette génération, Balandier avait été intellectuellement et pratiquement décisif (notamment parce qu'elle y comptait, sous sa direction, des thèses de doctorat de troisième cycle ou d'État mémorables), Marx, Althusser, Evans-Pritchard, Lévi-Strauss en furent aussi l'aiguillon par des combinaisons variées et contribuèrent à ce que les œuvres des uns et des autres grossissent le *corpus* de l'anthropologie plutôt que celui de la sociologie. Et si Balandier n'en prit certainement pas ombrage, plutôt fier du mouvement ou du résultat d'ensemble, tout en considérant que ces œuvres n'étaient pas le fruit d'une école dont, en aucune manière, il ne voulut être le fondateur (Balandier 2009 : 45-47), il n'en exprima pas moins, de temps à autre, une certaine ironie bienveillante à l'égard d'approches qu'ils jugeaient par trop marquées d'esprit de système, voire par trop dogmatiques. Je dirais volontiers ici que cette ironie venait précisément du lieu où il avait lui-même déployé sa propre œuvre « africaniste » et qu'il continuait à déployer sur de nouveaux terrains³ ; c'est-à-dire, des situations historiques, des métamorphoses et des dynamismes qu'elles généraient, soit encore une fois d'un *socius* dont l'intelligibilité requerrait d'abord et avant tout une disponibilité à ce qui en faisait une ouverture à l'inédit.

Or, ce lieu, ce *topos*, cette disponibilité de Balandier, encore faut-il en préciser un peu mieux les contours et les points d'ancrage. Ce que je vais tenter de faire en partant, si l'on me permet, d'une expérience personnelle. Voici une quinzaine d'années, G. Balandier m'a fait l'honneur de m'inviter à rejoindre le comité de rédaction de la revue *Cahiers internationaux de sociologie* dont il était directeur, secondé par Michel Wieviorka⁴. Je n'étais bien sûr pas en

3. Qu'il appellera bientôt « les nouveaux Nouveaux Mondes » (BALANDIER 2001).

4. La revue a pris définitivement fin en 2011.

terre étrangère, puisque j'y avais lu autrefois des articles importants sur les classes sociales, des textes tout aussi remarquables de Roger Bastide sur les messianismes ou de Paul Mercier sur le tribalisme en Afrique. Par ailleurs, je connaissais certains des membres du comité de rédaction, Michel Wieviorka, mais aussi André Akoun et surtout Pierre Ansart qui avait été mon professeur à la fin des années 1960 et dont j'avais lu avec passion les livres sur l'anarchisme et sur Proudhon.

Tout en n'étant pas en terre étrangère, je me retrouvais malgré tout dans un monde qui m'était un peu moins familier, en l'occurrence, dans celui de sociologues qui, mis à part Balandier lui-même, n'avait pas d'expérience africaine ou non européenne, et où j'étais le seul à être étiqueté ou à m'auto-désigner, anthropologue⁵ ; cela, sans doute, par le fait d'avoir été en bonne part façonné par ce milieu africaniste auquel je viens de faire référence⁶.

Ce que je raconte là n'aurait sans doute guère d'intérêt si je ne m'étais pas vite aperçu que Georges Balandier était lui, en revanche, au sein des *Cahiers internationaux de sociologie*, pleinement chez lui. Je serais même tenté de dire, c'est du moins comme cela que je l'ai vécu, qu'il m'a paru être davantage chez lui qu'il ne l'avait peut-être été au sein du monde plus proprement africaniste où je le connaissais depuis qu'il avait dirigé ma thèse au cours des années 1970. Les enjeux intellectuels et parcours personnels y étaient de grande importance.

Je me propose donc d'explicitier ces enjeux, en précisant encore une fois immédiatement qu'ils mériteraient un examen beaucoup plus circonstancié en termes d'histoire des sciences sociales en France et des trajectoires intellectuelles et professionnelles, un peu comme ce que j'évoquais précédemment à propos des élèves de Balandier plus volontiers enclins à se déclarer anthropologues que sociologues.

En fait, évoquer les *Cahiers internationaux de sociologie* et la manière dont Georges Balandier y était pleinement chez lui revient d'abord à parler de quelqu'un d'autre, d'une figure éponyme des sciences sociales, quelque

5. Peut-être l'étiquetage le plus juste aurait été socio-anthropologue, comme cela a commencé à se dire au tournant des années 2000 autour d'une nouvelle revue et du courant d'études sur le développement et la santé très bien représenté par les travaux de J.-P. Olivier de Sardan. Mais autant on peut parler aisément de socio-anthropologie comme champ interdisciplinaire (et qu'après tout Balandier avait, à sa manière, anticipé puisqu'il a pu lui-même se dire anthropologue, sociologue et écrivain), autant socio-anthropologue est assez peu usité.

6. Pour l'anecdote, lorsque je fus recruté par le Comité scientifique et technique de l'ORSTOM (aujourd'hui IRD) dont G. Balandier était alors président, je fus étiqueté sociologue. Ce ne fut que plus tard que je devins, sans que je ne le revendique avec force et sans que cela ne modifie grand-chose à ma façon de travailler, anthropologue.

peu oubliée aujourd'hui ; en l'occurrence de Georges Gurvitch avec lequel pendant près de vingt ans Georges Balandier entretint d'étroites relations, à la fois personnelles et professionnelles.

Gurvitch, en effet, est une figure oubliée, et depuis assez longtemps, pour ainsi dire, dans le sillage de sa disparition en 1965. Même si l'on peut toujours supposer qu'il sera un jour redécouvert, notamment en ce qui concerne ses travaux dans le domaine du pluralisme juridique, un domaine aujourd'hui justement en plein développement, il semble être durablement oublié en tant que sociologue. G. Gurvitch n'en fut pas moins le personnage central de la sociologie de l'Après-guerre ou, plutôt, celui qui œuvra à sa reconstruction après la mort en déportation du dernier grand durkheimien, Maurice Halbwachs (dont Georges Balandier fut, par ailleurs, l'élève) et après la retraite silencieuse de Marcel Mauss qui disparaîtra en 1950.

Pour donner la mesure du personnage, je rappellerai quelques éléments de biographie. Juif russe, Gurvitch eut une double formation juridique et philosophique et, surtout, il fut actif durant la révolution d'Octobre, rencontra Lénine, mais demeura fidèle au mouvement des Conseils ouvriers, en comprenant vite l'évolution despotique du régime bolchevik. C'est pourquoi choisit-il l'exil. Après Berlin et Prague, en 1925, il arriva en France où, peu après, il devint citoyen. Il y travailla tout particulièrement sur la philosophie allemande, notamment la phénoménologie, également sur la sociologie du droit, fréquenta les milieux durkheimiens et, pendant la guerre, alors qu'il était à nouveau en exil aux États-Unis, il découvrit la sociologie américaine avec ses grandes enquêtes empiriques.

C'est avec ce riche viatique intellectuel et ses diverses expériences politiques et culturelles que Georges Gurvitch occupa une place absolument centrale dans le développement de la sociologie française d'Après-guerre ou, plus précisément, comme je l'ai dit, dans sa reconstruction, à l'image de la société française elle-même, puisque l'École durkheimienne n'avait alors plus de grands représentants vivants. À tout le moins n'en avait-elle plus en France, car un certain héritage durkheimien s'était perpétué et continuait de s'enrichir de l'autre côté de la Manche avec le grand courant « structuralo-fonctionnaliste » porté par C. Radcliffe-Brown, E. Evans-Pritchard et bien d'autres figures de l'anthropologie britannique.

Sur le plan institutionnel, c'est à Georges Gurvitch que l'on doit la création en 1946 du premier laboratoire (et longtemps le seul) sous l'égide du CNRS, le Centre d'études sociologiques (CES), en même temps, précisément, que la revue *Cahiers internationaux de sociologie* qui vint relayer, tout en la relançant, *L'année sociologique* fondée par Durkheim en 1898. Les *Cahiers internationaux* restèrent jusqu'en 1960 l'une des grandes revues de sociologie

comptant sur le plan international par la publication de textes remarquables. Est-il besoin de rappeler que c'est dans cette revue que Balandier (1951) publia son célèbre texte sur la « situation coloniale » ?

Par ailleurs, il revint à Gurvitch, devenu professeur à la Sorbonne, de fonder en 1950, aux Presses universitaires de France, la célèbre collection, « Bibliothèque de sociologie contemporaine », dans laquelle parut toute une série d'ouvrages de Gurvitch, fut rééditée une bonne partie des œuvres de Mauss et furent publiées *Sociologie actuelle de l'Afrique noire* de Balandier, *Les religions africaines au Brésil* de Bastide, ou encore la traduction française d'*African Systems of Marriage and Kinship* (Radcliffe-Brown & Forde 1953). Un peu plus tard encore, en 1958, il fonda l'Association des sociologues de langue française dont, du reste, par la suite, Georges Balandier devint président.

À l'évidence, durant toutes ces années, Georges Gurvitch fut un homme d'influence, particulièrement entreprenant. Il est fort révélateur que le comité de direction de la revue *Cahiers internationaux de sociologie* comprenait des personnalités des sciences sociales de premier plan. Il y avait là, pour ne citer que les personnalités françaises, Georges Friedman, Henri Lefebvre, Fernand Braudel, Jacques Berque, Roger Bastide, mais aussi Claude Lévi-Strauss. On sait qu'entre ce dernier et Gurvitch les relations se sont vite dégradées et que le structuralisme, au tournant des années 1960, plus précisément au tournant linguistique des années 1960, occupa le devant de la scène avec précisément un Lévi-Strauss en figure de proue, mettant en cause la sociologie pour considérer que la vraie sociologie, c'était désormais l'ethnologie ou l'anthropologie qui s'occupait certes de sociétés de taille ou de complexité modeste, mais qui n'en était que plus pertinente.

Cependant, avant que son influence ne se dissipât, justement dans les années 1960, tout en démontrant que son travail de reconstruction de la sociologie française avait été particulièrement utile et efficace, Georges Gurvitch avait, parallèlement à ses entreprises éditoriales et institutionnelles, réalisé une œuvre tout à fait originale. Paradoxalement, ce fut sans doute la trop grande originalité de cette œuvre, notamment au travers de son appareillage conceptuel et de ses typologies, qui rebuta même les proches de son auteur et facilita son rapide délaissement. On songe, par exemple, aux célèbres « paliers en profondeur » (Gurvitch 1950) qui devaient permettre d'avoir une vision étagée, verticale, de la réalité sociale, depuis ses aspects morphologiques jusqu'aux états psychiques des individus. On pense également aux « phénomènes sociaux totaux », qui, par leur pluriel, et donc très différemment de chez Mauss, conféraient du mouvement, de la dynamique à cette réalité sociale ou, plus exactement, à la vie sociale. Malgré l'aridité de son appareillage

conceptuel, la démarche qui l'animait ne laisse encore de surprendre et de forcer une certaine admiration. En effet, son œuvre, ou plutôt son entreprise de reconstruction de la sociologie française, entendit s'appuyer sur l'héritage durkheimien, en fondant la discipline avec toute la rigueur d'une science tout en lui donnant, par ce fait même, une dimension pratique et politique, qui entreprit également de rapatrier une bonne partie de l'héritage de Marx, spécialement celui du jeune Marx. Il s'agit du Marx, en l'occurrence, d'avant « la coupure épistémologique », ainsi que le dira plus tard un certain Althusser (1996a, b) dont l'œuvre, fait l'objet aujourd'hui d'une assez forte amnésie eut, comme on le sait, un grand impact au tournant des années 1970 (spécialement dans le milieu africaniste).

Le rapatriement du jeune Marx, c'est celui d'un jeune philosophe qui, nourri de dialectique hégélienne, conçut le monde humain comme étant animé par un double mouvement. D'un côté, un mouvement qui tend à aliéner ce monde dans ses propres œuvres et institutions, de l'autre, un mouvement qui fait découvrir sa capacité à s'en libérer et à en produire de nouvelles et de plus appropriées. C'est également un jeune Marx qui était encore proche des philosophes sociaux français, Saint-Simon et Proudhon, auxquels précisément Gurvitch redonna toute leur place par-delà l'héritage durkheimien, fidèle comme il fut à ses idéaux autogestionnaires et coopératifs de jeunesse, au droit social et au pluralisme juridique.

Cependant, Gurvitch fit encore bien davantage que d'entreprendre de concilier Durkheim et les théoriciens du socialisme. Se défiant quelque peu de la sociologie allemande, celle de Max Weber et de Georges Simmel (qu'il jugeait insuffisamment attentive à la complexité de la vie sociale), tout en étant nourri de philosophie allemande (Hegel, Fichte, Marx, Dilthey, Husserl, etc.), il fit des philosophes sociaux français les piliers de la reconstruction de la sociologie hexagonale et lui donna en même temps de solides bases empiriques qu'il considérait indispensables à l'établissement de sa scientificité. Un peu comme Adorno découvrant les grandes enquêtes sociologiques aux États-Unis, Gurvitch va en quelque sorte rapatrier sa connaissance de la sociologie nord-américaine, celle de l'École de Chicago, de la sociométrie de Moreno, des grands sondages d'opinion de George Gallup, pour impulser dans la sociologie française cet élan empiriste qu'il alla même jusqu'à appeler « hyper-empiriste ». Et quoiqu'il ait pris, justement comme Adorno, ses distances avec cette sociologie américaine qu'il jugea finalement trop technocratique, peu attentive aux productions sociales inédites, et peu soucieuse d'expliquer les dynamiques de la vie sociale, celle-ci n'en inspira pas moins au sein du Centre d'études sociologiques quantité d'enquêtes et de techniques d'enquêtes, notamment auprès des milieux paysans et ouvriers. De même que par le

souci qu'il avait de saisir tous les niveaux de la réalité sociale, spécialement le niveau plus proprement individuel, de la psyché individuelle (par quoi il entendait se différencier de l'École durkheimienne pour renouer une nouvelle fois avec le jeune Marx pour qui individu et société sont dans des rapports de compénétration ou d'immanence réciproque), Gurvitch fut largement ouvert à la psychologie et à la psychologie sociale. L'un de ses héritiers, Roger Bastide, reprendra largement cette démarche à son compte.

Il me faut m'arrêter là en ce qui concerne Georges Gurvitch, car on pourrait croire que c'est à lui que ce texte est dédié et non à Georges Balandier. Toutefois, il m'a paru utile de faire ce détour par cette figure centrale de la sociologie d'Après-guerre. Balandier lui a rendu plusieurs fois hommage, notamment à travers un ouvrage sur sa vie et son œuvre (Balandier 1972) où nous décelons clairement ce que j'appellerais volontiers la prise de position, la fidélité et la cohérence intellectuelle de Georges Balandier.

Pourquoi ai-je avancé précédemment que j'avais ressenti que Balandier était davantage chez lui aux *Cahiers internationaux de sociologie* qu'il n'avait pu l'être dans le milieu africaniste dont il fut pourtant, non seulement le principal ferment intellectuel pendant trois décennies, mais aussi en bonne partie le créateur sur le plan institutionnel ? Tout d'abord parce que Balandier a connu de très près cette effervescence d'Après-guerre autour de Gurvitch. Car, alors même qu'il conduisait ses recherches de terrain, d'abord au Sénégal, puis en Afrique centrale, il fut embarqué par Gurvitch dans l'aventure des *Cahiers internationaux de sociologie* dont il devint très vite et donc, assez jeune, le secrétaire général. *De facto*, Balandier prit part à cette entreprise de reconstruction de la sociologie en même temps qu'il rencontrait ceux-là mêmes qui y étaient peu ou prou impliqués, principalement les membres du comité de direction des *Cahiers* comme Henri Lefebvre ou Georges Friedman ou encore les membres du Centre d'études sociologiques parmi lesquels Jean Duvignaud, Joffre Dumazedier, Alain Touraine, François-André Isambert et Edgar Morin qui étaient à peu près de la même génération que lui. On peut d'ailleurs s'étonner ou, plutôt, s'interroger sur le fait que ce fut à un jeune chercheur s'occupant d'Afrique que Gurvitch confia la responsabilité de secrétaire général de la revue, et non à un collègue travaillant sur la France, comme la plupart des chercheurs du Centre d'études sociologiques. À cet égard, il est assez surprenant, quoique parfaitement logique compte tenu de son expérience de secrétaire général, que ce fut Balandier qui prit la tête de la revue à la disparition de Gurvitch.

En tout cas, il y eut, à l'évidence, une grande proximité intellectuelle entre Gurvitch et Balandier que l'on retrouve dans la sociologie dynamique proposée par celui-ci pour saisir la configuration de l'Afrique des années 1950-1960.

Celle d'une totalité en marche, en train de se faire, pleine d'inattendus et d'embûches, où la liberté humaine (représentée exemplairement à l'époque par les mouvements de décolonisations) se conjuguaient avec les pesanteurs du passé. Nul doute que ces formules où il s'agit de saisir les sociétés africaines en acte, soumises à des mouvements contradictoires, sont d'origine largement « gurvitchienne », même si Leiris, Camus et Sartre, ainsi que le milieu qu'il fréquentait à *Présence Africaine* autour d'Alioune Diop, l'ont aussi fortement inspiré tout en le confortant à porter surtout attention à l'inédit et à l'exercice de la liberté.

Outre cette proximité intellectuelle, l'attachement de Balandier à Gurvitch au travers des *Cahiers internationaux de sociologie* me semble tenir au fait que la revue, en étant le principal support d'expression du redémarrage et du développement de la sociologie française d'Après-guerre, a également été un très grand lieu d'ouverture à des approches de la vie sociale, en France ou ailleurs, tout à fait diverses. Quoiqu'on puisse penser aujourd'hui de l'appareillage conceptuel de Gurvitch du genre « paliers en profondeur », ses multiples références intellectuelles, russes, allemandes, françaises, nord-américaines, philosophiques, juridiques, sociologiques, psychologiques, grâce auxquelles des positions apparemment antithétiques pouvaient être conciliées, tout cela a fait des *Cahiers internationaux de sociologie*, et du Centre d'études sociologiques, un univers savant éclectique et bouillonnant, et très peu dogmatique.

Je ne crois pas me tromper en disant que, pour Balandier, l'héritage de Gurvitch réside tout spécialement dans ce non-dogmatisme ou, dans un langage moins religieux, dans cette manière d'emprunter à différentes sources où du théorique, du philosophique assez substantiel étaient appelés à cheminer avec de l'hyper-empirique. Par la suite, lorsque la sociologie et, plus largement, les sciences sociales en France s'affirmeront davantage autour d'autres grandes personnalités, d'aucuns estimeront, et pas forcément à tort, que l'entreprise « gurvitchienne » fut par trop syncrétique, manquant quelque peu de colonne vertébrale. Toutefois, comme on le sait aujourd'hui, ce point de vue qui s'est traduit par son oubli, fut souvent lié à des positions assez dogmatiques, où il fallut parfois, pour être du cénacle, apprendre un langage, une rhétorique appropriée.

C'est ce que découvrit précisément, et non sans ironie, Georges Balandier au tournant des années 1970 dans son propre milieu africaniste. Beaucoup de ses élèves, tout en se réclamant de lui et en faisant leur thèse sous sa direction, optaient pour une anthropologie marxiste ou fortement marxisante, plus ou moins inspirée de Louis Althusser. Assurément Balandier, comme Gurvitch, n'était pas hostile à Marx, loin de là. Manifestement, l'un et l'autre, comme tant d'autres, avaient un faible pour le jeune Marx, et beaucoup moins pour

le Marx de la maturité si prisé par Althusser et ses émules. Balandier retira certainement, comme je l'ai dit, une certaine fierté de cette anthropologie marxiste qui fut, sans conteste, un grand moment de l'africanisme français, mais qui finit par s'épuiser en débats scolastiques.

En tout cas, alors que la plupart de ses brillants élèves se diront anthropologues, Georges Balandier persistera, lui, à se dire d'abord et avant tout sociologue, c'est-à-dire à rester fidèle à ce qui fut l'esprit d'ouverture ou, mieux encore, l'aventure intellectuelle, de l'Après-guerre autour de Gurvitch. Celle-ci incarnait les *Cahiers internationaux de sociologie* auxquels Balandier fut étroitement lié pendant plus de soixante ans. Et si l'Afrique, l'africanisme, comptèrent assurément aussi beaucoup, c'est certainement dans cette longue expérience commencée avec Gurvitch qu'il a puisé les ressources pour examiner de près les ressorts de la sur-modernité ou les enjeux créés par les « nouveaux Nouveaux mondes » dans lesquels nous évoluons désormais tous.

Institut de la recherche et du développement (IRD), Institut des mondes africains (IMAF, EHESS).

BIBLIOGRAPHIE

- ALTHUSSER L., 1996a [1965], *Lire le Capital* (en collaboration avec É. Balibar, R. Establet, P. Macherey, J. Rancière), Paris, PUF (« Quadrige »).
- 1996b [1965], *Pour Marx*, réédition augmentée (avant-propos d'É. Balibar, postface de L. Althusser), Paris, La Découverte.
- BALANDIER G., 1951, « La situation coloniale : approche théorique », *Cahiers internationaux de sociologie*, XI : 44-79.
- 1955, *Sociologie actuelle de l'Afrique noire. Dynamique des changements sociaux en Afrique centrale*, Paris, PUF.
- 1972, *Georges Gurvitch, sa vie, son œuvre*, Paris, PUF.
- 1985 [1955], *Sociologie des Brazzavilles noires*, Paris, Cahiers de la Fondation des Sciences politiques, Presses de Sciences Po.
- 2001, *Le Grand Système*, Paris, Fayard.

— 2009, *Le dépaysement contemporain. L'immédiat et l'essentiel. Entretiens avec J. Birman et C. Haroche*, Paris, PUF.

COLLECTIF, 1986, *Afrique plurielle, Afrique actuelle. Hommage à Georges Balandier*, Paris, Karthala.

GURVITCH G., 1950, *La vocation actuelle de la sociologie*, Paris, PUF.

RADCLIFFE-BROWN A. R. & FORDE D. (DIR.), 1953, *Systèmes familiaux et matrimoniaux en Afrique*, Paris, PUF.

RÉSUMÉ

Parti d'un témoignage personnel, cet article vise à montrer que, s'il avait joué un rôle majeur dans ce qui fut la période la plus féconde de l'africanisme français (1960-1980), Georges Balandier est resté, jusqu'au bout, fidèle à l'esprit des *Cahiers internationaux de sociologie*, et à Georges Gurvitch, le fondateur de cette revue. Son œuvre, dans l'immédiat Après-guerre, reconstruit la sociologie française, puisant non seulement dans son héritage d'Avant-guerre, mais aussi dans d'autres grandes sources intellectuelles (Leiris, Camus, Sartre). Les métamorphoses et les dynamismes sociaux ont continûment mobilisé Balandier, qu'ils aient eu lieu en Afrique, au temps mouvementé de la décolonisation, ou qu'ils se produisent aujourd'hui, pour reprendre ses formules, à l'heure des « nouveaux Nouveaux mondes » et de la « surmodernité ».

Mots-clés : Georges Balandier, Georges Gurvitch, Après-guerre, aventure intellectuelle, *Cahiers internationaux de sociologie*, ironie, non-dogmatisme, *socius*.

ABSTRACT

Georges Balandier and the Postwar Reconstruction of French Sociology.— With a personal recollection as its point of departure, this article aims at showing how, if Georges Balandier played a major role during the most prolific period of French Africanism (1960-1980), he remained, until the end, faithful to the spirit of the *Cahiers internationaux de sociologie*, and to Georges Gurvitch, the founder of this review. His work, in the immediate postwar period, reconstructed French sociology, revisiting not only its heritage from the prewar period, but also inspired by other great intellectual sources (Leiris, Camus, Sartre). Metamorphoses and social dynamisms continued to mobilize Balandier, whether they took place in Africa during the time of decolonization or were being produced today, as he termed it, in the era of "new New Worlds" and "surmodernity".

Keywords: Georges Balandier, Georges Gurvitch, *Cahiers internationaux de sociologie*, intellectual adventure, irony, non-dogmatism, postwar, *socius*.